

Troubadour Films et Métissages en Images
présentent

« Un film exemplaire,
avec une tonalité, celle du
documentaire de création. »

Tribune de Genève

« [...] ce portrait passionnant
explore aussi bien les failles
que les forces d'une journaliste
au long cours [...] »

Echo magazine

« [...] percutant, sensible
et inspirant [...] »

Le Temps

« Ce documentaire est aussi
une magnifique fenêtre sur
l'identité d'un monde arabe
qui a peu traversé les frontières
occidentales et américaines. »

Daily Movies

« Les enjeux de cette liberté y
sont brillamment restitués... »

Le Courrier d'Oron

« Ce film remarquable connaît un
succès émouvant partout en Suisse
Romande... »

Le Matin Dimanche

« [...] filmé de manière alerte, vive,
monté avec tranchant, sans temps
morts ni moments faibles. »

24 Heures

★★★★

“A must-see!”

Le News.ch

« Un film magnifique... »

Radio Vostok

« On n'oublie
jamais qu'on
n'a été QU'une
femme! »



Laurence Deonna LIBRE!

un film de Nasser Bakhti

REVUE DE PRESSE

Tribune de Genève - 19 mars 2022

Portrait d'une grande femme

Laurence Deonna au centre d'un film exemplaire

Qu'est-ce qu'une femme libre, sinon quelqu'un qui ose prendre la parole et raconter les injustices du monde et les écarts dont la société fait preuve? Qu'est-ce qu'un cinéaste libre, sinon quelqu'un qui ose donner un ordre à des images sans prétendre remplir un cahier des charges préétabli? «Laurence Deonna, libre!» du Genevois Nasser Bakhti souscrit parfaitement à cette double exemplarité.

Dans le cinéma documentaire, il appartient au «sous-genre» du portrait. Et en le visionnant, on découvre effectivement le portrait, filmé de manière alerte, vive, monté avec tranchant, sans temps morts ni moments faibles, d'une reporter, écrivaine et photographe suisse née à Genève en 1937 au sein de la haute bourgeoisie protestante et connue pour ses ouvrages sur le Yémen ou la Syrie comme pour ses différents reportages publiés dans toutes sortes de médias. Soit! Cet aspect hagiographique est effectivement présent et laisse même suggérer une forme de dialogue, implicite, entre le spectateur et Laurence Deonna elle-même. Mais ce film de Nasser Bakhti n'est pas «que» ça.

Car s'y opère aussi quelque chose qui échappe à la pure litanie biographique des faits. En effet, Laurence Deonna s'y confie, elle s'ouvre littéralement, et raconte, face caméra, un épisode de son enfance terrible et douloureux dont seule la mémoire familiale a

connaissance: la disparition d'un de ses jeunes frères, suite à un accident qui a traumatisé, on le devine, l'ensemble de la famille. Cette confession n'est pas du même registre que le compte rendu de séjours dans des pays en guerre, il n'a pas le même niveau que la défense des femmes musulmanes, éternel cheval de bataille de Laurence Deonna. Là, c'est l'intime, avec toute sa retenue, son absence de contrôle et son imprévisibilité, qui s'invite dans le film, peut-être favorisé par le travail de Bakhti, son art de faire accoucher par la voix. La manière importe peu, d'ailleurs, puisque le résultat est là, donnant à ce «Laurence Deonna, libre!» une tonalité qui n'est plus seulement celle du portrait, mais d'abord celle du documentaire de création.

S'y greffent la prise de conscience, la dénonciation, l'analyse politique, le traité de géopolitique, thèmes que personne ne sera surpris de découvrir dans un film dominé par une personnalité puissante et vorace dans sa belle détermination. Quelques témoins (Ruth Dreifuss, Jean Ziegler) interviennent dans le métrage, inserts qui ne sont pas forcément les plus utiles, mais dont la présence souscrit à une logique narrative inhérente au documentaire. En sortant du film, on a l'impression de connaître Laurence Deonna, d'avoir même franchi timidement son intimité, sans qu'il y ait malaise. Magnifiquement conseillé.

Pascal Gavillet

Aux cinémas Les Scala



Une image d'archives tirée du film, avec Laurence Deonna à droite. TROUBADOUR FILMS

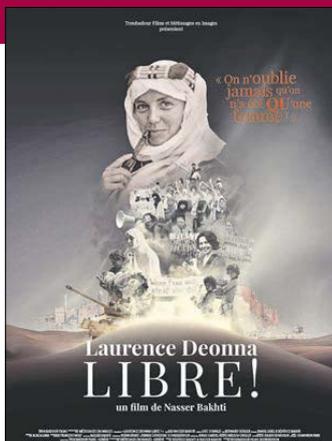
« Magnifiquement conseillé. »

Le Courrier - 17 mars 2022

Cinéma



Sortie les jeudi 17 et mardi 22 mars, au cinéma d'Oron



« Laurence Deonna Libre ! » de Nasser Bakhti

« Laurence Deonna est libre (!) » comme l'indique le titre de son très beau portrait réalisé par Nasser Bakhti, dès mercredi au cinéma d'Oron. Les enjeux de cette liberté y sont brillamment restitués, en son et en image, par le réalisateur franco-algérien.

Le fond de ma valise

C'est le portrait d'une drôle de dame. Née à Genève en 1937, dans un milieu que le calvinisme enserre, elle se la joue rebelle, se marie sur un coup de tête après un gros coup au cœur. Du haut de ses huitante-cinq ans, elle regarde un peu en arrière: « Je n'entends pas vous imposer mes mémoires, je vous offre simplement le fond de ma valise » nous prévient-elle en voix over. Nous avons en effet affaire au portrait d'une conteuse aux mille et une vies, qui a tant vécu mais surtout tant senti qu'elle a su restituer à l'écrit ce qu'elle a vu. Devant les larges archives constituées au fil des voyages et des carrières (notamment auprès de reporter sans frontières), Laurence Deonna raconte sa vision de l'écriture: il faut que ça soit ludique! explique-t-elle.

Payer sa liberté

Suivant son « pressant besoin d'aventure, qui est un état d'esprit », Laurence Deonna a parcouru le monde et traversé les frontières, en particulier celles du Moyen-Orient. S'affranchissant de tout ce qui aurait pu la retenir, elle vit

libre. Mais cette liberté à un prix, comme elle le dit: « La liberté ça se paie, et ça se paie par la solitude ». Seule parfois peut-être, il s'agit cependant d'une solitude radieuse, qui la lie au monde et aux autres, comme en témoigne la représentation de son lien à Lira Baiseitova au sein du film. De son expérience personnelle (et passionnante) découlent ainsi une série de réflexions, allant du monde à l'individu, dans un aller-retour continu.

Multiples Laurence Deonna

Dans des interviews face caméra, on reconnaît le talent de la narratrice revenue d'ailleurs, qui raconte les yeux brillants des événements marquants. Se découvre sous ses mots une femme ayant mené sa vie comme bon lui semblait, avec toute la force nécessaire pour arriver à ses fins. Image après image, on découvre ainsi une pilote, mais pas automatique, une flâneuse du kebab du coin, une observatrice, une autrice, une femme émerveillée et rationnelle:

Laurence Deonna est libre d'être ce qu'elle veut, elle est de toute manière déjà beaucoup.

Charlyne Genoud

« Laurence Deonna Libre ! » de Nasser Bakhti.

Documentaire, Suisse, 2022, 107', VF, 16/16 ans.

A voir au cinéma d'Oron, les jeudi 17 et mardi 22 mars à 20h

"Les enjeux de cette liberté y sont brillamment restitués, en son et en image, par le réalisateur..."

Daily Movies - mars 2022



LAURENCE DEONNA LIBRE !

La Vie est une Aventure

Un documentaire biographique réalisé avec un rythme juste entre images d'archives, photographies d'époque et interviews actuelles.

Écrit par CBB

Laurence Deonna reprend sa vie depuis son enfance genevoise dans une famille calviniste classique et politisée, devant une caméra discrète et respectueuse des aléas de ses aventures. Catapultée presque malgré elle reporter de guerre, elle tombe amoureuse des civilisations, des humains et de l'écriture et des classes sociales. Sa compréhension, des différences et des forces qu'elles engendrent, devient rapidement son leitmotiv et l'accompagnera désormais dans ses rencontres et façonne son ouverture sur le monde.

Un documentaire biographique réalisé avec un rythme juste entre images d'archives, photographies d'époque et interviews actuelles. Le portrait d'une femme de caractère, fragile et poétesse aux facettes multiples, comme tous les humains qui grandissent dans un carcan contraint de faire bonne figure et d'oublier de vivre. Heureusement, les qualités et les défauts qui définissent Laurence Deonna lui ont permis et lui permettent toujours de croître sans cesse afin de trouver un équilibre de vie. Cette journaliste autodidacte et écrivaine continue d'apporter sa résistance à un monde d'hommes construit par eux, qui ont comme faiblesse d'être sortis d'un ventre féminin. La guerre des nations, la guerre des mondes, celle des religions, celle des classes et celle des sexes sont similaires dans la volonté d'avancer et d'exister en faisant fi des libertés des autres. Est-ce l'essence même de l'humain que de chercher l'inconnu afin de se rencontrer soi-même ? Comme bien des femmes et certains hommes également de son époque

et hélas encore aujourd'hui, ses écrits et reportages dérangent autant qu'ils motivent et encouragent.

Ce documentaire est aussi une magnifique fenêtre sur l'identité d'un monde arabe qui a peu traversé les frontières occidentales et américaines.

À l'heure où l'islam est synonyme de résumé des civilisations orientales bien à tort, ce genre de témoignage est essentiel à la réhabilitation de l'héritage de régions qui sont le berceau de beaucoup de peuples constructeurs des politiques et traditions modernes. Sans passer dans les clichés pro-arabe, Laurence Deonna est un porte-parole pour l'authenticité de la réalité des populations orientales qui, comme partout, sont tenues et protégées par les femmes à la barbe d'hommes naïfs de la puissance de leur pouvoir de chimères. Presque deux heures d'hymne à la liberté et à l'aventure qui saura certainement soulever les ambitions timides d'autres femmes et hommes qui ne demandent qu'à devenir les héritiers de Laurence. Ce sont ces personnages de l'histoire sociale qui finalement nous font avancer, permettent aux idées d'évolutions de vivre et de se personifier.

Laurence Deonna Libre !

CH - 2022 - 106min - Documentaire De Nasser Bakhti
Troubadour Films 16.03.2022 **au cinéma**

Le Matin Dimanche - 4 avril 2022

Cultura



Laurence Deonna, dans le salon de son domicile genevois, qu'elle partageait avec son mari, mort il y a un an. «Il a été un soutien indéfectible.» Yvain Genevay

Laurence Deonna, une héroïne en colère

RENCONTRE «Libre!», proclame le documentaire que le cinéaste genevois Nasser Bakhti consacre à l'écrivaine, reporter de guerre et photographe. Ce film remarquable connaît un succès émouvant partout en Suisse romande. Entretien avec une grande dame.

ISABELLE FALCONNIER

À l'avant-première de «Libre!» le public n'en finissait pas d'applaudir, debout, ne quittant pas la salle, ovationnant son réalisateur, Nasser Bakhti, sa coproductrice, Béatrice Bakhti et surtout son héroïne, la reporter, écrivaine et photographe genevoise Laurence Deonna. Depuis sa sortie officielle dans les salles romandes, il y a deux semaines, 1500 spectateurs déjà ont vu le film. Les projections en présence du réalisateur et de la protagoniste affichent complet. Tous les jours, Laurence Deonna reçoit des messages ou même des cadeaux de spectateurs émus. Il y a quelques jours, aux Scala, à Genève, c'est un homme originaire du Yémen qui arrive avec un →

« Tous les jours, Laurence Deonna reçoit des messages ou même des cadeaux de spectateurs émus. »

42 **Cultura**

Le Matin Dimanche
Dimanche 3 avril 2022

→ châte précieuses, la remerciant pour «tout ce qu'elle a fait pour son pays».

Dans la cuisine de son domicile genevois, au boulevard des Philosophes, Laurence Deonna est un sac de larmes en racontant la mort de son mari, Farag, il y a un an. Il était son amoureux depuis quarante-six ans, son mari depuis 1997. Covid oblige, elle était seule pour l'accompagner jusqu'à la fin. «C'était si dur.» Ils se sont rencontrés lors d'un cocktail à l'ambassade du Koweït. «Il était le plus beau de la soirée. Je suis tombée amoureuse folle de ce diplomate égyptien. Il a été un soutien indéfectible.» Laurence est fatiguée. «Une immense lassitude, née de la solitude. Je ne suis pas loin du bout de ma vie.» En face de l'entrée, une chambre soigneusement aménagée attend son ou sa locataire: elle n'a plus les moyens de payer seule son loyer. «Vous ne cherchez pas une pièce à louer?»

Héroïne de «Libre!», elle ne se considère pourtant pas comme une femme héroïque. «Il est vrai que j'ai fait des choses périlleuses. Mais de vraies héroïnes, j'en ai rencontré, des femmes qui entraînaient des marmots sur les routes, des résistantes, des journalistes qui risquaient leur vie pour faire leur métier...» Elle est heureuse si son histoire peut toucher le public. «Mais je ne cherche pas à être un exemple. Je n'avais pas l'ombre d'un modèle quand je suis partie. Seule la figure de Rosa Luxemburg me parlait. J'en avais simplement marre de la société que l'on me proposait. Je ne voulais pas être ce qu'une fille devait être. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il faut se chercher soi-même, se demander ce qui nous manque, ce qui est important pour soi.» Ce film qui lui est consacré, elle l'a accepté à condition qu'il se fasse dans une sincérité totale. «J'ai toujours pensé que si jamais on faisait un film qui relatait ma vie, je dirais tout. Je ne voulais pas quelque chose d'évanescence, de fabriqué. Nasser a compris.»

Elle dit ainsi tout. L'enfance, dans la bourgeoisie calviniste genevoise, fille aînée d'un père éminent politicien libéral. «Ma mère avait un sourire à faire fondre une banquise. Mon père était tourmenté mais s'intéressait à nous, ses trois enfants. Il ne faut pas tout croire, nous disait-il. Il faut réfléchir.»

«Je ne cherche pas à être un exemple. Je n'avais pas l'ombre d'un modèle quand je suis partie.»

Laurence Deonna, écrivaine, reporter et photographe

Le film la montre se promenant dans l'ancien domaine familial maternel La Gara, à Jussy. «C'était le Grand Meaulnes, cette maison, cette enfance.» Elle ne cache rien des drames familiaux. Elle a 13 ans lorsque son petit frère de 7 ans meurt dans ses bras, suite à un coup de pistolet accidentel. «On n'en a plus jamais parlé en famille. C'était terrible de voir ma mère se cacher pour regarder les dessins de son fils perdu. Je n'ai plus jamais écouté le silence des femmes de la même manière.» Ses parents meurent quelques années plus tard dans un accident de voiture, par la faute d'un chauffard proxénète marseillais, apprendra-t-elle.

Compagne d'un rescapé d'Auschwitz
À 18 ans, folle amoureuse d'un garçon, elle découvre qu'il est homosexuel. «Un tremblement de terre.» Elle se jette dans les bras d'un autre, l'épouse pour se consoler. «Une stupidité, la seule chose que je regrette!» Vite divorcée, elle se retrouve sans métier, sans argent. Après quelques études d'art, de secrétariat et une formation d'hôtesse de terre, elle devient l'assistante, puis la compagne, du galeriste d'art Jan Krugier, survivant du ghetto de Varsovie et d'Auschwitz. «Jan a changé ma vie. Il m'a ouvert les yeux sur la folie humaine, moi qui avais été éduquée à croire que le monde était rationnel, explicable. Il m'a aussi montré que l'on pouvait revivre après avoir vécu l'enfer.»

Jan lui dit qu'elle écrit bien, qu'elle devrait être Française Giroud. Résultat: au moment où se déclare la guerre des Six Jours, en juin 1967, elle accepte le défi d'un ami qui lui propose de raconter la guerre, lui côté israélien, elle côté arabo-



PRISON D'EVIN, IRAN, 1984
«J'étais la seule à avoir réussi à entrer dans cette prison politique où le régime enfermait les condamnés à mort. Même le CICR n'était pas entré. Je pensais que personne n'allait me croire. J'ai demandé à un gardien de me prendre en photo avec un condamné à mort. C'est l'un des moments les plus forts que j'ai vécus.» DR



YÉMEN, 1977
«Cette photo a été prise durant un mariage lors de mon premier voyage dans ce pays qui est devenu ma deuxième patrie. Je n'ai pas pu prendre la mariée en photo, cela aurait été un sacrilège, mais les femmes qui youyouaient, oui. Celle du milieu est une ancienne esclave, c'est pour cela que j'ai pu la photographier sans voile.» DR



SHIRIN EBADI, TÉHÉRAN, 1984
«C'était bien avant son Nobel de la paix en 2003. Shirin était juge, mais les mollahs avaient décidé que les femmes ne pouvaient pas l'être. Elle était en danger. Je l'ai trouvée dans une maison aux rideaux fermés, dans une petite ruelle au nord de la ville. Une rencontre extraordinaire. J'ai pu la faire venir à Genève ensuite.» DR

À VOIR
«Libre!» documentaire de Nasser Bakhti, actuellement en salle. Projections en présence de Nasser et Béatrice Bakhti le 3 avril à La Neuveville (BE), le 4 avril à Neuchâtel et le 9 avril au Noirmont (JU); en présence de Laurence Deonna le 8 avril à Sierre (VS).

palestinien. C'est le début d'une extraordinaire carrière de grande reporter, qui la mène en Syrie, au Liban, en Irak, Iran, Égypte, dans les pays du Golfe, en Asie centrale, au Maghreb, en Afrique. La guerre, les conflits, les révolutions, les famines: elle n'essuie rien, jamais, va au feu, toujours. Toujours, elle privilégie le récit, les témoignages, l'immersion, la parole des femmes, qui lui ouvrent les portes de sociétés souvent patriarcales et fermées. Elle enchaîne reportages, livres, expositions de photos, va où personne

d'autre ne va, écoute celles et ceux à qui nul ne donne la parole. Elle s'engage dans les luttes féministes, préside la section suisse de Reporters sans frontières. «Libre!» ne cache rien du terrible burn-out qu'elle traverse après quelques années de reportage. «C'était atroce. Mon corps faisait une réaction à ce que j'avais vécu enfant, puis ces guerres. Je tremblais, je pleurais. Sans les médicaments, je me serais tuée.» L'écriture lui sauve la vie, tout autant que la rencontre avec Farag. «J'ai écrit des livres, et pas seulement des ar-

ticles, pour ne pas en rester à l'écume des choses. J'aime qu'un texte soit bien écrit, amène l'information de manière agréable, poétique.» Elle aime les formules qui tranchent. Il faut l'entendre dire: «Ça me fait bander l'âme» pour comprendre Laurence l'écrivaine, l'amoureuse de la langue, la raconteuse d'histoires qui vous assied dans sa cuisine, un verre de thé devant vous, ou sur le sofa de son salon arabisant, rempli de tentures, poufs, coffrets et boîtes mystérieuses, où vous restez captivé jusqu'au soir.

Aujourd'hui, Laurence Deonna a 85 ans. Elle rêve de ses parents, souvent. Elle voit son père s'asseoir au coin du lit, lui dire qu'il est désolé, qu'ils sont partis en voyage. «Les médecins et la police n'ont pas voulu que je voie leurs corps. Je n'ai jamais pu faire leur deuil. La chanson de

«Rien n'a changé! Je suis dégoûtée par ces guignols qui font la guerre, encore, toujours. Ma génération a cru en un monde meilleur, à la paix. À quoi nos luttes ont-elles servi?»

Léo Ferré «Avec le temps, va, tout s'en va» est à la fois vraie et fausse. Tout s'en va mais rien ne s'en va.»

Elle est en colère, aussi. Une colère qui la rend littéralement malade, l'envoie à l'hôpital à cause de douleurs et d'angoisses insupportables, inexplicables. «Rien n'a changé! Je suis dégoûtée par ces guignols qui font la guerre, encore, toujours. Ma génération a cru en un monde meilleur, à la paix. À quoi nos luttes ont-elles servi? On ne sait même plus quelle révolution mener! Nous sommes comme des boxeurs qui agitent leurs poings dans l'air, sans savoir contre qui se battre, qui sont les responsables!»

Parfois, elle marche jusqu'au vendeur de kebabs de son quartier pour écouter de la musique kurde et manger des falafels. Elle a l'impression d'avoir 100 ans, tant les choses ont changé. «Quand j'ai débuté, il n'y avait pas d'ordinateur, nos articles mettaient parfois trois semaines pour arriver par la poste. Nous étions comme des explorateurs qui ramenaient des choses que les gens ne savaient pas. Maintenant,

tout le monde sait tout sur tout, et rien sur rien...»

Chez elle, les rideaux sont rouges, les tapis, ses habits aussi, pantalon ample, blouse fleurie. On lui dit que ces couleurs donnent de la chaleur à son intérieur. Elle répond que le rouge est la couleur du sang, de la mort qu'elle a vu tant de fois.

Une liberté très cher payée

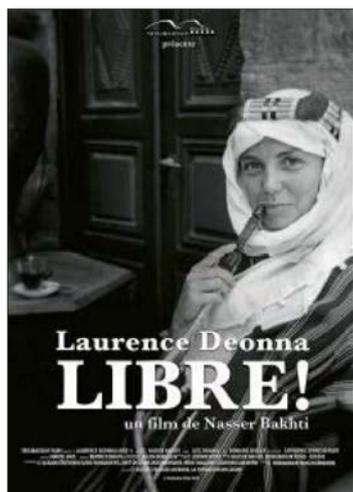
Elle est fière du titre du film de Nasser Bakhti, «Libre!» «J'ai fait ce que je voulais. Je ne voulais pas être une fille comme les filles de ma génération devaient être. Cela signifie aussi que je me sens libre de dire.» Cette liberté, elle l'a payée. «La solitude, le regard des autres, leur méfiance, le déracinement, l'incertitude de l'avenir...»

Son autre, le vaste bureau qu'elle occupe dans les combles de son immeuble, elle va s'en débarrasser. Elle veut donner ses archives à l'Université de Genève. Elle aimerait que le Musée de l'Élysée, à Lausanne, accepte sa collection de photographies. En juin, elle inaugurera à la médiathèque Le Boléro, à Versoix, une exposition intitulée «Cher grand-père», qui rassemble ses photos à elle et celles de son grand-père Waldemar Deonna, archéologue qui fut à la tête du Musée d'art et d'histoire. Elle écrit. Son nouveau livre s'intitulera «Les inédits de mes non-dits» - «Des histoires qui me sont arrivées et que je n'ai jamais racontées!» Sa voisine vient emmener le chien *Jasmin* pour une promenade. Pieds nus, comme elle l'est été comme hiver, son foulard flottant derrière elle, Laurence Deonna glisse sur le parquet, suit les courants d'air qui traversent l'appartement. Elle laisse les fenêtres ouvertes - c'est qu'elle a besoin d'air. Parfois, une porte claque. «Des fantômes, rien de grave.»

28

CINÉMA

Laurence Deonna libre!



Documentaire de Nasser Bakhti
(Suisse, 1h46).

Journaliste, écrivaine et photographe, la Genevoise Laurence Deonna a passé la plus grande partie de son existence à dénoncer le sort des femmes en Suisse et dans le monde. Gamine insupportable, adolescente provocante, étudiante discrète, épouse peu douée, elle est devenue célèbre pour ses reportages sur les terres déchirées du Moyen-Orient. Dans les années 1960, la féministe suisse fut l'une des premières à donner la parole aux femmes arabes.

Nous découvrons tout d'abord son milieu d'origine, la haute bourgeoisie calviniste. Après un mariage infructueux, elle part parcourir le globe la plume et l'appareil à la main. Aujourd'hui, à plus de 80 ans, Laurence Deonna n'a perdu ni sa verve ni son humour. Sans langue de bois, elle évoque sa vie, son parcours, les iné-

galités qu'elle a combattues. Qu'il s'agisse de renforcer les droits des femmes ou de dénoncer des crimes de guerre, la reporter genevoise n'abandonnera jamais ses idéaux humanitaires.

Nasser Bakhti, coréalisateur du documentaire *Romans d'ados*, porte un regard tendre et respectueux sur cette grande baroudeuse de la Palestine à la Chine, du Yémen au Kazakhstan. A travers un mélange d'images d'archives, de témoignages de personnalités, d'entrevues avec Laurence Deonna et la lecture de ses mémoires, ce portrait passionnant explore aussi bien les failles que les forces d'une journaliste au long cours qui a toujours voulu briser les codes. Ou lorsque la liberté n'est pas une expression vide de sens. ■

Steven Wagner

« [un] portrait passionnant... »

La Domenica - 22 mai 2022



Laurence Deonna in due scatti in bianco e nero tratti dalla sua vasta collezione di immagini che testimoniano il lungo lavoro di reporter.

●●
Il debutto nel giornalismo è arrivato nel 1967 dopo aver fatto tanti lavori

●●
Il nonno era un noto archeologo

Laurence Deonna è nata a Ginevra, la madre Anne-Marie Vernet-Faeschen veniva da una famiglia dell'alta borghesia protestante; il padre Raymond era avvocato; il nonno, Weldemar, un noto archeologo. Laurence aveva sposato nel 1997 Farag Moussa, funzionario internazionale, morto a 91 anni.

●●
Studi d'arte a Londra e Parigi

Dopo gli studi in Inghilterra, al Bath Academy of Arts, Deonna si è specializzata a Parigi all'École des Beaux-Arts. Ha fatto diversi lavori, anche la hostess di Swissair. Nel 1967 il debutto da giornalista.

Il personaggio /

Laurence Deonna

«Ho raccontato la guerra dei sei giorni poi Etiopia, Siria e la Libia di Gheddafi Il prezzo della libertà? È la solitudine»

DI **Andrée-Marie Dussault**

Tempo di lettura: 5'51"

A una domanda sulla guerra in Ucraina, fedele al suo stile, risponde: «Conosco un conflitto che non puzzi di testosterone?». Vestita con una tunica bianca ricamata, l'85enne Laurence Deonna ci apre le porte del suo vasto soggiorno dai soffitti alti in un quartiere chic di Ginevra, tra tavolini orientali, cuscini, quadri e oggetti d'arte esotici e antichi.

L'appassionante film documentario di Nasser Bakhti, «Laurence Deonna, libre!», che ripercorre mezzo secolo di lavoro della grande reporter, è recentemente uscito registrando un grande successo nella Svizzera francese (se va tutto bene, uscirà presto in Ticino). Laurence Deonna ha raccontato le guerre nel mondo arabo; in Yemen, Etiopia, Siria, Cisgiordania, Iran, Afghanistan. Ha scritto su Mu'ammarr Gheddafi quando nessun altro ne parlava, è entrata nella temuta prigione politica di Evin di Teheran, e dopo un'intervista di Mustafa Tlass, ministro della Difesa siriano, è stata per cinque anni persona non gradita nel Paese.

Una giornalista indipendente

Mentre altri giornalisti viaggiavano spesso in gruppo, super controllati, Laurence ha sempre mantenuto la sua indipendenza, muovendosi da sola. «Un missile non guidato», nelle parole di un caporedattore dell'epoca, che faceva commenti ai quali la redazione non era abituata. E anche stata una delle prime reporter, negli anni 60, ad interessarsi al destino delle donne arabe. In «La Guerra a due voci» (ed. Ugo Mursia), uno dei suoi sedici libri, che le è valso il premio Unesco per l'educazione alla pace nel 1987 ed è ora alla quinta edizione («all'inizio nessuno voleva pubblicarlo...»), ha posto le stesse domande alle «nemiche» israeliane e arabe.

In un certo modo, Laurence Deonna, come racconta, è lei stessa figlia della guerra: è cresciuta in una tenuta, La Gara, a Jussy, a cavallo tra Francia e Svizzera. Provenendo da una famiglia dell'alta borghesia calvinista - intellet-



Laurence Deonna, 85 anni, è nata a Ginevra.

●●
Una grande reporter, tra le prime ad andare al fronte, ripercorre la sua vita riassunta in un documentario

tuali, di destra, molto tolleranti - la politica era onnipotente in casa. Suo padre, Raymond Deonna, è stato consigliere nazionale. «Ho capito ben presto - dice Laurence - che era tutta una grande recita».

●●
Fuori dagli schemi

Nella realtà conservatrice dove è cresciuta, Deonna si è distinta per un atteggiamento fuori dagli schemi. Le piaceva, ad esempio, raccogliere l'uva con i vignaioli e aiutare gli allevatori a fare partorire le mucche. Non voleva essere «quello che una ragazza doveva essere»,

confida, sottolineando che anche se studiavano, alle giovani donne veniva detto: «Dovrai assistere tuo marito». «Mi ci è voluto tempo per liberarmi di questo mito della spalla virile che porta la felicità materiale ed emotiva», dice con ironia. Infatti, il suo unico rimpianto è il suo primo matrimonio. Quando divorziò all'età di 23 anni, trovandosi senza un soldo tornò a casa dei suoi genitori che, da buoni calvinisti, l'hanno ospitata, esortandola tuttavia a trovare un lavoro in fretta.

Ma lei sapeva istintivamente che c'erano altri modi di vivere e pensare. Così è partita per la prima volta nel 1967, «con il naso al vento», durante la Guerra dei sei giorni tra Israele e i paesi arabi. Quasi tutti i giornalisti erano sul fronte israeliano, ricorda, lei era praticamente l'unica presente nel lato arabo. «Mi hanno accolto come fossi una giornalista del *New York Times*, anche se non avevo ancora scritto una riga».

●●
La professione che cambia

Da allora, la professione è cambiata, osserva Deonna che è stata presidente della sezione svizzera di Reporter senza frontiere (2000-2003). Allora, non c'erano telefoni ma - ricorda - almeno le ambulanze venivano rispettate. «Oggi, anche con la croce rossa sul tetto, vengono attaccate. Allora se dicevi che eri una giornalista ottenevi una sorta di garanzia. Adesso è meglio non dirlo». Laurence ancora oggi si pone una domanda: «Chi decide dell'attualità con una grande «a»? Chi decide cosa è una notizia? E nell'interesse di chi? Sono le grandi multinazionali che fanno pressione sui politici?», si chiede. Già, ma allora qual è il prezzo dell'indipendenza e della libertà? «La solitudine», risponde secca.

Anche se la fotografia non è mai stata la sua passione («sono innamorata delle parole»), le sue immagini, che ritraggono un mondo oggi in buona parte scomparso - culla di diverse civiltà - devastato da guerre e da una certa «brutalità moderna», sono state esposte in diverse città, a New York, alla Kodak, all'Istituto del Mondo Arabo a Parigi. Ma il suo Paese preferito resta lo Yemen. «Dove ho sperimentato - dice - la perfezione della bellezza e della felicità». La guerra civile attuale la fa impazzire. «Soprattutto perché sono forze esterne al Paese che stanno creando tensioni lì».

●●
Amare con passione

Strada facendo, Deonna ha messo in discussione la propria cultura. Gli orientali in generale la «commuovono molto», dice. Infatti, il suo grande amore è stato un diplomatico egiziano, Farag Moussa, il suo secondo marito, con il quale ha vissuto per 45 anni. È scomparso l'anno scorso, lasciando un grande vuoto. «Avete visto nel film quanto era bello?», chiede emozionata. La maternità? Ci ha rinunciato. «L'unica volta che ho sentito la voglia di avere un figlio - confida - è quando amavo un uomo appassionatamente». Ha avuto due aborti volontari. «Però posso dire che ho scelto la mia vita».

Le Temps - 18 mars 2022

«Si l'égalité entre les femmes et les hommes n'existe pas ailleurs, elle existe bel et bien dans le reportage. Il y en a autant qui sont victimes de leur métier»



«Ta gueule!» Celle-là, elle est pour Jasmin, le chien, tapi entre les fleurs du salon. Elle est comme ça, Laurence Deonna. Elle étonne, détonne, casse le rythme. A 85 ans, la reporter, autrice et photographe genevoise inspire. Encore et toujours.

Si bien qu'un film retrace son chemin à travers les sables du Moyen-Orient, les steppes de l'Asie centrale ex-soviétique et les émotions qui ont bousculé son intime. Intitulé *Laurence Deonna, libre!* et ciselé par le réalisateur genevois Nasser Bakhti, ce documentaire percutant, sensible et inspirant est sorti le 16 mars au cinéma Les Scala à Genève.

Au moment de rédiger ces lignes, on se dit que cette reporter qui a décidé d'écrire des livres pour ne pas devoir se borner à ne dire que «l'écume des choses» dans les médias avait raison. Picorer dans son parcours frustré forcément. Mais elle nous répondrait de foncer puisque c'est ce qu'elle a toujours fait. Alors on fonce.

«L'écume des choses»

Dans «l'écume des choses» de Laurence, il y a d'abord une «insupportable gamine» qui, dans les années 1940, veut tellement tout comprendre qu'elle en vient à ne rien accepter. Le calvinisme austère de la haute bourgeoisie et les convenances l'étouffent. Sans parler du «joli costume Chanel, du collier de perles et du petit chapeau de travers» qui l'attendent au sortir de l'adolescence. Devenir la madame d'un monsieur, simplifier la carrière d'un mari, vivre par procuration? Le vertige. «Cette idée de ne pas peser d'un gramme sur la marche du monde me rendait malade», confie-t-elle. Alors la jeune Laurence se construit dans l'irrévérence. Elle balaie son bac avant le diplôme, s'envole pour une école d'arts dans le sud de l'Angleterre, étudie les langues et le secrétariat – indispensable pour une fille, selon son père – avant de devenir hôtesse de terre pour Swissair.

C'est là que sa colère féministe décolle. En pleine guerre d'Algérie dans les années 1950, on lui ordonne de monter dans des avions militaires pour reconforter les grands blessés. «parce que tu es une femme, lui explique-t-on, et que c'est normal». Non. De cette «normalité-là», elle ne veut pas. En un demi-siècle de carrière, la Genevoise ne manquera aucune occasion de la refuser. La condescendance des hommes, très peu pour elle.

Elle donnera avant tout la parole aux femmes, en particulier au cœur des conflits. Notamment dans *La Guerre à deux voix* (1986), son livre culte, où elle réunit des témoignages de «femmes ennemies», des Juives d'Israël et des Arabes d'Égypte. Laurence militera pour l'avortement, auquel elle aura recours elle-même deux fois. Elle combattra également pour la liberté des journalistes, entre autres, quand elle présidera la section suisse de Reporters sans frontières. «Si l'égalité entre les

Reporter rebelle

LAURENCE DEONNA

Le parcours de la journaliste de guerre genevoise, autrice aux mille aventures, fait l'objet d'un documentaire à voir en ce moment.

Portrait d'une irrévérencieuse qui a toujours fait le choix de la liberté

AGATHE SEPPÉY
@AgatheSeppy

femmes et les hommes n'existe pas ailleurs, elle existe bel et bien dans le reportage. Il y en a autant qui sont victimes de leur métier. Là, on a gagné... N'oubliez pas de l'écrire!» ironise-t-elle.

La plume dans la guerre, elle la plante pour la première fois en 1967. A 30 ans, elle se parachute en plein conflit israélo-arabe, sans avoir «jamais écrit une ligne auparavant, même pas sur le bal des pompiers de sa ville». Le courage, lui, n'est pas tombé du ciel. Elle le lie à une rencontre qui a dynamité sa vision du monde: celle de Jan Krugier, un galeriste d'art juif survivant des camps nazis, dont l'avant-bras est tatoué d'un numéro. «Avant lui et de par mon éducation traditionnelle, je voyais la planète guidée par la raison. Or, je vivais avec un homme qui incarnait le contraire: le monde est guidé par la Folie.»

Laurence Deonna a le sang-froid et les opinions brûlantes. La reporter capte l'humanité, le quo-

PROFIL

1937 Naissance à Genève.

Années 1950 Fuit le calvinisme et étudie l'art en Angleterre.

1967 Entame ses reportages durant la guerre des Six Jours, côté arabe.

1987 Prix Unesco de l'éducation pour la paix.

1997 Mariage avec Farag Moussa.

2000-2003 Présidence de Reporters sans frontières, section suisse.

2022 Sortie du film «Laurence Deonna, libre!» de Nasser Bakhti (Troubadour Films).

tidien des populations civiles, les détails qui n'en sont pas. Raconter les guerres pour tenter d'en extraire la vérité. Mais surtout, raconter le sort des victimes. Elle s'engage pour les Palestiniens. Fait de l'empathie sa respiration. «La femme peut avoir du cœur et un cerveau qui marche!» Elle publie ses ouvrages sans relâche. On la traduit en plusieurs langues. On la prime. Elle enjambe les cadavres, fleurit l'odeur du napalm et fait parler les vivants. Elle sait saisir la chance, elle qui est la seule à pénétrer, en 1984, dans l'hermétique et redoutable prison politique d'Évin à Téhéran, en Iran, où les exécutions sont légions.

Jusqu'au jour où c'est trop...

Son sac d'aventurière s'alourdit des émotions qu'on lui confie. Elle se blinde autant devant l'horreur des conflits que face aux décès dramatiques qui touchent sa famille. Elle affronte la solitude, «le prix de la liberté». Jusqu'au jour où c'est trop. Un burn-out la terrasse. Ses idées s'obscurcissent jusqu'à devenir noires. Heureusement, il y a l'amour. L'été dans l'hiver. Son mari depuis 1997, Farag Moussa, un diplomate égyptien, apaise ses tempêtes. L'aide à réparer ses ailes. Quand elle en parle, les yeux de Laurence perlent. «Vous avez vu, dans le film, comme il est beau?»

Farag est décédé au début de 2021. Depuis, c'est le vide. «Je suis très malheureuse.» Il y a bien les amis lumineux, les souvenirs inépuisables, les projets et les mots de son septième livre qui s'alignent sur les pages blanches. Reste que le cœur pleure. Et l'actualité n'aide pas à le réchauffer: la guerre en Ukraine, la «beauté sur terre qu'on détruit partout», «l'inaltérable schéma du pouvoir»... Elle s'allume. «Regardez-les, ces guignols qui poursuivent sempiternellement leurs guignolades!» Laurence Deonna est une femme en colère. Une reporter de caractère. Encore. Toujours. ■

« [un] documentaire percutant, sensible et inspirant... »

Paris Match - du 7 avril au 4 mai 2022

CULTURE

LA SEMAINE DE MATCH SUISSE

«Laurence Deonna, Libre!», film de Nasser Bakhti, 90 min, troubadour-films.com; «Mémoires ébouriffées – Ma vie, mes reportages», récit de Laurence Deonna, L'Aire/Ginkgo, env. 450 p., CHF 33.-. Ci-contre avec le président Carter.



d'un garçon dont elle réalise bientôt que lui aussi aime les garçons. Comment faire pour l'oublier? Se marier avec un autre. Grave erreur. Divorce.

Une annonce la conduit dans la célèbre galerie d'art de Jan Krugier, un rescapé des camps. Celui-ci est interloqué: Laurence est quasi le

AVEC LAURENCE DEONNA LE CHANT DU MONDE

La sortie d'un film biographique rappelle fort à propos le long cours de la Genevoise Laurence Deonna, cette Mère Courage chante des droits des femmes, hier et aujourd'hui, ici et là.

Par Jean Pierre Pastori

■ Quelle vie! Ou plutôt quelles vies! Le film que Nasser Bakhti vient de consacrer à Laurence Deonna est pour le moins éloquent. Il complète admirablement «Les Mémoires ébouriffées» que la journaliste-reporter a publiées naguère. Il fallait bien un contrepoint visuel à ces 450 pages de souvenir! D'autant que Laurence Deonna est aussi une remarquable photographe. Après le temps de l'action – un bon demi-siècle – est venu celui de la remémoration. Encore qu'à 85 ans cette «reporter féministe militante», comme la définit Jacques-Simon Eggly, son ancien collègue du «Journal de Genève», entretient la flamme.

Rebelle un jour, rebelle toujours. Bien née,

ayant passé enfance et adolescence dans une superbe propriété, à Jussy, fille d'un conseiller national, petite-fille du directeur du Musée d'art et d'histoire, Laurence Deonna n'a pas voulu suivre le chemin qui semblait tout tracé. Signe du destin? Le pensionnat de jeunes filles, en Engadine, où l'on entend de la «mater» avait compté, bien des années plus tôt, Annemarie Schwarzenbach au nombre de ses pensionnaires. Contrairement à son illustre compatriote, sa devancière sur les chemins du monde, Laurence quitte l'école sans avoir le bac. Elle aime rouler. Elle se fait chauffeuse pour Avis-Rent-A-Car, puis hôtesse d'accueil à Swissair avant d'entamer une formation de secrétaire. À 18 ans, la jolie jeune fille tombe follement amoureuse

BIOGRAPHIE

sosie d'une jeune femme dont il était épris dans le ghetto de Varsovie. Ainsi débute cinq années de grand amour. La liberté qu'elle prend par rapport à son milieu calviniste brise les codes. «La liberté, l'individualisme, cela se paie par la solitude», confesse-t-elle. Celle que Ruth Dreifuss décrit comme «à la fois grave et légère» éprouve un vif besoin d'aventure. En 1967, sans avoir jamais rien écrit, elle part en reportage dans une Cisjordanie plongée dans la guerre des Six Jours. Puis ce sera l'Éthiopie, l'Iran, l'Irak, la Géorgie, l'Asie centrale, la Russie, la Chine et le Yémen, pays de son cœur. Comme l'explique Antoine Maurice, ancien rédacteur en chef du «Journal de Genève», dans le film de Nasser Bakhti, Laurence ne se voue pas à la géopolitique avec analyse des rapports de force politique à la clé. Elle saisit «la condition humaine dans ce qu'elle peut avoir de plus concret, en particulier chez les femmes».

La journaliste prend en effet fait et cause pour le combat féministe. Présidente de la section suisse de Reporters sans frontières, elle apporte tout son soutien aux femmes journalistes censurées, violentées, assassinées. Ce film leur est d'ailleurs dédié, ainsi qu'«à toutes celles qui continuent à se battre pour la liberté d'expression». Celles qu'elle appelle les «Mères Courage dont on ne parle jamais». Elle a d'ailleurs consacré un livre à Lira Baiseitova, journaliste kazake, aujourd'hui réfugiée à Genève, qui a durement payé le prix de son engagement politique dans son pays natal. Mais «Laurence Deonna, Libre!» a aussi pour dédicataire Farag Moussa, son second mari, diplomate égyptien, qu'elle a perdu l'an dernier. Il lui offrait la protection dont elle, l'intrépide, la battante, la fragile aussi, avait besoin. Une protection que distinctions et honneurs, tel le Prix Unesco de l'éducation pour la paix, ne sauraient remplacer. =

**La liberté,
l'individualisme,
cela se paie
par la solitude**





« Laurence Deonna Libre ! »

Dans une maison de terre de la banlieue du Caire, Laurence assiste au rituel d'un exorcisme appelé le zaar. Accompagnées par le rythme de lourds tambours, les femmes tournent et tournent et tournent... Puis, écartant les jambes au-dessus d'une masse d'herbes odorantes brûlant au milieu de la pièce, elles se laissent envahir « de l'intérieur » par ces fumées sentées pénétrer en elles et les débarrasser des mauvais esprits, 1980.

LAURENCE DEONNA LIBRE !

Un film documentaire de Nasser Bakhti
(Suisse 2021)
sortie romande le 16 mars 2022

Très beau film que ce *Laurence Deonna* de Nasser Bakhti, à la fois récit de vie, portrait (peint sur la base de témoignages et d'images d'archives), mais aussi et peut-être surtout autoportrait, sorte de reprise et suite de *Mémoires ébouriffées*, livre publié en 2014. En ouverture du film, Laurence Deonna reprend quelques déclarations faites à l'époque sur « ébouriffées » : souvenirs en désordre, mais remis dans un certain « ordre » qui permet de comprendre comment se construit ce travail de mémoire et permet de comprendre donc comment s'est construite celle qui convoque ses souvenirs.

Le film de Bakhti rapporte bien sûr des témoignages (ceux des rédacteurs en chef de l'écrivaine-journaliste, ceux d'amis et d'amies (magnifique portrait par Anne Bisang par exemple), mais surtout il raconte (et le plus souvent sous forme autobiographique) le parcours de cette fille de bonne bourgeoisie genevoise qui, marquée par un goût de l'aventure qu'on croyait à l'époque réservée aux garçons, se lance dans une carrière de journaliste-reporter qui l'amène sur tous les fronts chauds des années 60-90 (Moyen Orient, guerre des 6 jours, prise du pouvoir de Kohmeini,...) Avec, elle insiste beaucoup là-dessus, à la fois le souci d'explorer le dessous des choses et de ne pas s'en tenir à la mousse de la surface et celui d'une écriture très soignée.

Toujours soucieuse aussi de suivre les conflits au plus près et de témoigner de leurs violences sur les populations civiles. Soucieuse aussi de donner la parole aux victimes de quelque bord qu'elles soient, surtout si le discours médiatique est tenu par un seul « bord », ce qui vaudra à Laurence Deonna de nombreuses critiques qui ne l'ont pas empêchée de garder son indépendance.

Très vite elle s'est attachée à donner la parole aux femmes, ces femmes dont sur toute la surface de la terre la langue est le silence comme elle le rappelle fort justement dans le film. Ces femmes auxquelles Laurence Deonna s'attache aujourd'hui encore à donner la parole, par exemple dans sa lutte d'aujourd'hui (elle combat enco-

re, et comment, ce qui montre bien que le film de Bakhti n'a rien d'une nécrologie) pour donner la parole aux innombrables victimes de viols.

Mais le film de Bakhti peut même aborder des rivages plus intimes, terribles (la mort du petit frère, les parents victimes d'un terrible accident de voiture (suicide ?), qui pose la question du deuil de ces êtres aimés. Question posée dans le cimetière de Jussy et qui suscite une réflexion sur la paix des cimetières et l'horreur des charniers qui ne permettent pas de faire ses adieux aux victimes.

Cette (auto)biographie et ce portrait que constitue le film de Nasser Bakhti est un témoignage qui rend hommage au travail et aux luttes de Laurence Deonna, qui raconte l'écrivaine et la femme avec rigueur et émotion, mais sans jamais tomber dans l'hagiographie de complaisance.

Serge Lachat